

Du théâtre musical à la sérénité

Au TNS Georges Aperghis réunit les éléments d'un théâtre musical nouveau, comme pour montrer que chacun, pris dans sa singularité peut influencer l'autre par simple juxtaposition... L'alternance des textes de Samuel Beckett avec des musiques d'Helmut Lachenmann, Franco Donatoni et Georges Aperghis, est à l'origine de ce curieux spectacle. A l'origine une sorte de défi qui ne tient que lorsqu'il est soutenu par des artistes éprouvés. Ce qui fut ici le cas : Valérie Dréville pour les textes, Geneviève Strosser à l'alto, auxquelles il faut ajouter Daniel Lévy pour les lumières. Le problème qui se posait était ici, de *Chercher les rythmes exacts, observer l'écoute de l'une et de l'autre, de l'actrice vers la musicienne, de la musicienne vers l'actrice, révéler des moments oubliés, montrer des extraits de corps-jambes-bras-coudes-visages, comme ceux des dames de Rembrandt. Ombres vivantes et mouvantes, surgissements de moments graves et gais, en alternance.* (G. Aperghis). Des mots, des mots, des mots ! Le résultat n'est pas convaincant mais ouvre, peut-être, des horizons nouveaux, à condition qu'une cohérence plus intime entre ces éléments, finalement assez disparates, puissent, un jour s'établir.

Accroche Note

C'est une heure de sereine exploration qu'a proposé Ac-

croche Note aux auditeurs d'une Matinale, à commencer par «Dikha» de Christophe Bertrand. Armand Angster seul en scène avec ses instruments, soutenu par des interventions électroniques également confiées à la clarinette. Le déroulement de ce jeu, très virtuose, contient en soi une sorte de dramatisation de l'œuvre. La pièce se trouve tendue des balbutiements du début jusqu'à l'explosion finale, sans très aucune. Enchaînant avec «By the Way» pour clarinette et piano de Pascal Dusapin, le soliste a détaillé les différents épisodes de cette sonate, véritable pièce de musique de chambre précédant «Wolken», du même Dusapin, caractéristique du Lied contemporain, sur un texte de Goethe. C'est une musique fine, sensible, fascinante dont Françoise Kubler s'est fait l'idéale interprète, une contribution essentielle au répertoire de la musique de chambre contemporaine. Les deux œuvres, commandées d'Accroche Note ont été données en création mondiale avec un immense succès. «Being as one» pour clarinette, contrebasse, soprano et violoncelle, du Japonais Dai Fujikura avait pour objectif de créer un instrument imaginaire avec ces trois instruments. Sur des entrelacs de sons filés et harmoniques la voix plane, calme, expressive et assez émotionnelle avec une harmonie spécifique et en dépit de quelques emballements.

Ce beau concert s'est terminé sur «Two Poems by Borges» pour voix et ensemble instrumental de Daniel D'Adamo. D'Adamo sait captiver l'attention et la maintenir jusqu'au bout. *J'ai composé, écrit-il, sur ces deux poèmes comme celui qui s'invite dans l'intimité d'une passion secrète. Toutes les idées musicales que j'ai utilisées sont volontairement délicates et peuvent sembler éphémères.*

La haine de la musique

Avec «La haine de la musique» du même Daniel D'Adamo les auditeurs de Musica ont retrouvé le théâtre musical sous une forme plus accomplie et pour lequel Christian Gangneron a réglé la mise en scène sur un livret d'après Pascal Quignard, Jean Tartaroli les lumières et Nicolas Maisse la vidéo. Le texte était dit par Lionel Monier et l'ensemble TM+, installé à Nanterre, était dirigé par Laurent Cuniot. *Le texte est fort, aphoristique, pessimiste et érudit. L'acteur à qui il est confié crée un «parcours de l'écoute», un «cheminement du récit, des premiers hommes représentant le son dans les peintures rupestres, jusqu'à notre civilisation sonore amplifiée.* La qualité de l'interprétation garantit à ce spectacle le succès dans le paradoxe qu'il développe et que le compositeur explicite dans sa musique: *Des hommes, guidés par l'écho dans l'obscurité d'une cavité*

aussi nocturne que résonnante, ont donné naissance à l'art... La musique attire, la musique est un hameçon qui nous enchaîne dans la fascination. Elle nous attire et elle nous perd.

L'Orchestre Philharmonique du Luxembourg

Quatre œuvres figuraient au programme de ce dernier concert de Musica 2014, dans un Palais de la Musique en pleins travaux. Dès le début de «Transitoires» de Gérard Grisey, les longues exclamations soutenues par des percussions discrètes, créaient un espace sonore dans lequel s'inséraient les pulsions structurant une œuvre insolite. Puisque un Fafner débonnaire montre un moment le bout de l'oreille avant que l'œuvre ne s'achève dans un quasi-silence détendu et souriant. La création mondiale du «Concerto pour piano» de l'Allemand Philippe Maintz a consacré le triomphe du pianiste Jean-Frédéric Neuburger. L'œuvre se rapproche, si l'on peut dire, du modèle classique sans, toutefois s'y perdre. J.-Fr. Neuburger a été l'artisan de cette confrontation, à la fois dans ce qu'elle contient de violence en soi avec un toucher miraculeux et le pied-de-nez aux grincheux dans la péroration finale, *il y a une véritable fin de concerto pour piano...* Succès assuré pour tous après cette interprétation

magistrale. En seconde partie de ce concert nous avons retrouvé Ondrej Adamek, toujours aussi amoureux de pizz qui, à l'échelle de tout un quatuor orchestral se transforme en une sorte de ferial, ponctuée de périodes répétitives mais bienvenues. Musique descriptive par moment, dans laquelle, peu à peu le calme revient.

Un hommage à Pierre Pflimlin

Excellente transition vers ce qui fut, sans doute, le sommet de ce concert de clôture, « Stèle » de György Kurtag, trois mouvements *in memoriam Andrass Mihaly* et hommage à Pierre Pflimlin à qui ce concert était dédié. Kurtag est le maître de la forme brève mais dense. Ainsi le premier de ces trois mouvements est un Adagio d'une grande tendresse et expressivité. Suivi d'un Lamento-Disperato dans lequel le retour d'une même cellule sonore et l'apparition brève d'une polyrythmie accentue le caractère mélancolique. Et l'hommage se termine dans un calme impressionnant, dans la sérénité de la mort, magnifique. L'Orchestre Philharmonique du Luxembourg, dirigé de main de maître par Peter Hirsch, apporte à ces partitions une sensibilité à fleur de peau dans une palette dynamique qui privilégie la retenue et ne se laisse jamais aller à l'excès sonore. Ainsi s'est achevé, dans une ferveur et une émotion tangibles ce dernier concert de Musica 2014.

Gabriel Andrés